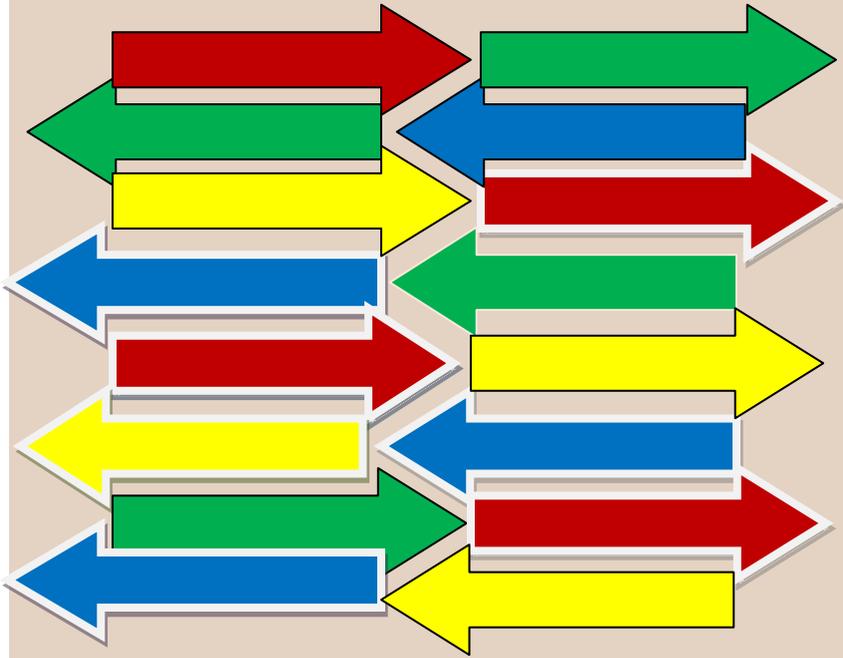


ISSN : 2310-3329

REVUE DE PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES

ÉCHANGES



VOLUME 1 : PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE

REVUE SEMESTRIELLE VOLUME 1 N° 009 décembre 2017
LOMÉ-TOGO

REVUE DE PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES

ÉCHANGES

VOLUME 1 : PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE

Volume 1, N° 009 décembre 2017

**Laboratoire d'Analyse des Mutations Politico-juridiques,
Économiques et Sociales (LAMPES)
Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société
Université de Lomé
01 BP 1515 Lomé**

ISSN 2310-3329

ADMINISTRATION ET RÉDACTION DE LA REVUE

Revue de Philosophie, Lettres et Sciences humaines de la Faculté des Sciences de l'Homme et de la
Société, Université de Lomé (Togo)
Revue créée en 2013

Directeur de publication : Pr Octave Nicoué BROOHM

Coordinateur de Rédaction : Pr Robert DUSSEY

Secrétariat de rédaction :

Coordinateur du secrétariat de rédaction : Bilina Iba BALLONG, Maître de conférences

Coordinateur Adjoint du secrétariat de rédaction : Kokou GBEMOU, Maître de conférences

Membre du secrétariat de rédaction : Roger FOLIKOUE, Maître assistant

Assistants de rédaction : Bilakani TONYEME, Charles-Grégoire Dotsè ALOSSE, Bantchin NAPAKOU, Yawo AMEWU, Koffi AGNIDE, Komlan AZIALE

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Pr Thiou TCHAMIE

Pr Serge GLITHO

Pr Komla NUBUKPO

Pr François D. GBIKPI

Pr Laurence FAVIER

Pr Doh Ludovic FIÉ

COMITÉ DE LECTURE

Pr Yaovi AKAKPO (Université de Lomé)

Pr TCHAMIE Thiou (Université de Lomé)

Pr Komi. KOSSI-TITRIKOU (Université de Lomé)

Pr Essè AMOUZOU (Université de Lomé)

Pr Cyrille KONE (Université de Ouagadougou)

Pr Pierre NAKOULIMA (Université de Ouagadougou)

Pr Mahamadé SAVADOGO (Université de Ouagadougou)

Pr Augustin DIBI (Université de Cocody, Abidjan)

Pr Kazaro TASSOU (Université de Lomé)

Pr Adovi GOEH-AKUE (Université de Lomé)

Pr Kodjona KADANGA (Université de Lomé)

Pr Badjow TCHAM (Université de Lomé)

Pr Koffi AKIBODE (Université de Lomé)

Pr Yao DJIWONOU (Université de Lomé)

Pr Koffiwaï GBATI (Université de Lomé)

- Pr Laurence FAVIER (Université Lille 3)
Pr Doh Ludovic FIÉ (Université de Bouaké)
Pr Widad MUSTAFA EL HADI (Université Lille 3)
Pr Ataféï PEWESSI (Université de Lomé)
Pr Issiaka KONÉ, Maître de recherche (Université de Bouaké)
Pr Essoham ASSIMA-KPATCHA (Université de Lomé)
Pr Robert DUSSEY (Université de Lomé)
Pr Tamasse DANIOUE (Université de Lomé)
Pr Essodina K. PERE-KEWEZIMA (Université de Lomé)
Pr Komlan E. ESSIZEWA (Université de Lomé)
Pr Lou Mathieu BAMBA (Université de Cocody, Abidjan)
Pr Thiémélé L. Ramsès (Université de Cocody, Abidjan)
Pr Jean-Gobert TANOÛ (Université de Bouaké)
Pr Rubin POHOR (Université de Bouaké)
Pr Henri BAH (Université de Bouaké)
Pr Antoine KOUAKOU (Université de Bouaké)
Pr Tchégnon ABOTCHI (Université de Lomé)
Pr Wonou OLADOKOUN (Université de Lomé)
Pr Aklesso ADJI (Université de Lomé)
Pr Dossou GBENOUGA (Université de Lomé)
Pr Kokou ALONOU, Maître de Conférences (Université de Lomé)
Pr Nicoué BROOÛM (Université de Lomé)
M. Gabriel NYASSOÛBO, Maître de Conférences (Université de Lomé)
M. John AGLO, Maître de Conférences (Université de Lomé)
M. Kossi BADAMELI, Maître de Conférences (Université de Kara)
M. Lalle Richard LARE, Maître de Conférences (Université de Lomé)
M. Kodjovi S. EDJAME, Maître de Conférences (Université de Lomé)
M. Lare KANTCHOA, Maître de conférences (Université de Kara)
M. Komlan KOUZAN, Maître de conférences (Université de Kara)
M. Padabô KADOUZA, Maître de conférences (Université de Kara)
M. Donissongui SORO, Maître de conférences (Université de Bouaké)
M. Souleymane SANGARÉ Maître de conférences (Université de Bouaké)
M. N'goran François KOUASSI, Maître de recherche (Université de Bouaké)
M. Brou Émile KOFFI, Maître de conférences (Université de Bouaké)
M. Edinam KOLA, Maître de conférences (Université de Lomé)
Mme Afiwa Pépvi KPAKPO, Maître de conférences (Université de Lomé)
M. Ali GNAKOU, Maître de conférences (Université de Lomé)
M. Mike MOUKALA NDOUMOU, Maître de conférences (Université Omar Bongo, Libreville)
M. Komi KOUVON, Maître de conférences (Université de Lomé)

Secrétaire : Rahima BOUKARI

Éditeur : Laboratoire d'Analyse des Mutations Politico-juridiques, Économiques et Sociales (**LAMPES**), Université de Lomé.

Mail : lampes.ul@gmail.com

Site : www.lampes-ul.org

Contact

- Adresse : Revue *Échanges*, Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Lomé, 01 BP : 20459, Lomé-Cité, Togo.
- Tel : 90063972 ; 90844484 ; 90142268 (Uniquement pour les renseignements)
- Mail : revueechanges@gmail.com

SOMMAIRE

SOMMAIRE	15
PHILOSOPHIE	19
MONDIALISATION ÉCONOMIQUE ET SOUVERAINETÉ DE L'ÉTAT, AME ADAKANOU (UNIVERSITÉ DE LOMÉ, TOGO)	21
GEORGES CANGUILHEM ET LA QUESTION DE LA RÉDUCTION DU VIVANT À UNE MACHINE, N'GORAN VINCENT ALLA (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA - RCI)	36
ÉNIGMES AUTOUR DU DÉVELOPPEMENT EN AFRIQUE, IBA BILINA BALLONG (UNIVERSITÉ DE LOMÉ - TOGO)	49
ESTHÉTIQUE ET ÉTHIQUE : RÔLE DE L'IMAGINATION DANS L'ÉPISTÉMOLOGIE BACHELARDIENNE, STEVENS GBALEY BERNAUD BROU (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA - RCI)	65
SOCIÉTÉS AFRICAINES ET MODERNITÉ AU MIROIR DE FRIEDRICH NIETZSCHE, BABA DAGNOGO (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA - RCI)	85
DE LA GUERRE COMME FACTEUR DE CROISSANCE A LA DECONNEXION : LECTURE CROISEE DE W. W. ROSTOW ET S. AMIN, DÈGBÉDJI GAD ABEL DIDEH (UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI - BÉNIN)	100
UNITÉ POLITIQUE ET PLURALISME DÉMOCRATIQUE : ÉCLAIRAGES ROUSSEAUISTES, PASCAL KOLESNORE (UNIVERSITÉ SAINT THOMAS D'AQUIN - BURKINA FASO)	115
KANT ET LE PROBLÈME DE L'ENCADREMENT JURIDIQUE DE LA GUERRE, AMIDOU KONÉ (UNIVERSITÉ PÉLÉFORO GON COULIBALY DE KORHOGO - RCI)	127

LA RAISON ET LE STATUT DE L'IMAGINATION DANS LA PHILOSOPHIE DE DESCARTES, SILVÈRE MARCEL BLÉ KOUAHO (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA, RCI).....	144
L'HUMAIN FACE AU NUMÉRIQUE : VERS UNE REDÉFINITION DE LA SOCIABILITÉ ?, MAXIME KOBENAN KOUMAN (UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT BOIGNY, RCI).....	155
LA DICTATURE DU QUOTIDIEN, PASCAL DIEUDONNÉ ROY-EMA (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA DE BOUAKÉ - RCI)	167
JUSTICE CLIMATIQUE, DROITS DE L'HOMME ET DROIT NATUREL, CYRILLE SEMDE (UNIVERSITÉ OUAGA1 PR JOSEPH-KI-ZERBO, BURKINA FASO), ALAIN CASIMIR ZONGO (UNIVERSITÉ NORBERT ZONGO, BURKINA FASO)	181
L'ÉCOLE POUR TOUS ET LE DÉVELOPPEMENT EN AFRIQUE : ENTRE ILLUSION ET ESPOIR. LE CAS DU TOGO, BILAKANI TONYEME (UNIVERSITÉ DE LOMÉ, TOGO)	197
LA CONDITION HUMAINE ET LA PROBLEMATIQUE DE LA PEINE DE MORT, AKPÉGA WODIBALANA (UNIVERSITÉ DE LOMÉ, TOGO)..	213
KANT ET LE PROCES DE LA METAPHYSIQUE : AU-DELA DE LA <i>CRITIQUE DE LA RAISON PURE</i> , GEORGES ZONGO (UNIVERSITÉ OUAGA I PR JOSEPH KI-ZERBO, BURKINA FASO)	228
LITTÉRATURE	243
DE LA TRANSVERSALITE DU MYTHE DANS LE FILS DE-LA-FEMME MÂLE DE MAURICE BANDAMAN, AIMÉ ANGUI (L'UNIVERSITÉ FELIX HOUPHOUËT BOIGNY, RCI).....	245
LES COMPOSÉS EN NGARE (LANGUE BANTU C ₂₃ DE LA REPUBLIQUE DU CONGO) : CRITERES D'IDENTIFICATION ET STRUCTURES LEXICOLOGIQUES, GUY-ROGER CYRIAC GOMBÉ-APONDZA (UNIVERSITÉ MARIEN NGOUABI, CONGO- BRAZZAVILLE) ...	258

INTERTEXTUALITE ET BRIEVETE DANS LE <i>BLOC-NOTES</i> DE FRANÇOIS MAURIAC: CONVERGENCE ET INTERACTION, BELLARMIN ETIENNE ILOKI (UNIVERSITÉ MARIEN NGOUABI, CONGO-BRAZZAVILLE)	275
DES PRATIQUES SOCIALES DES IMMIGRÉS À L'USAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE DANS <i>BLEU-BLANC-ROUGE</i> D'ALAIN MABANCKOU, R. VIRGINIE KABORE (UNIVERSITÉ OUAGA I PR JOSEPH KI-ZERBO - BURKINA FASO)	289
POESÍA HISPÁNICA: LA POESÍA HISPANOAMERICANA DEL SIGLO XX COMO SÓLO NUEVO PARA LA ESPAÑOLA, PASCAL KADIO KOUA (UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY D'ABIDJAN-COCODY, RCI)	304
ANALYSE MORPHOSEMANTIQUE DES UNITÉS EXPRIMANT LA MORT EN FRANÇAIS PARLÉ DE CÔTE D'IVOIRE, JEAN-MARTIAL TAPÉ (UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY DE COCODY, RCI).	318

**DE LA GUERRE COMME FACTEUR DE CROISSANCE A LA
DECONNEXION : LECTURE CROISEE DE W. W. ROSTOW ET S. AMIN,**
Dègbédji Gad Abel DIDEH (Université d'Abomey-Calavi - Bénin)
didehabel@hotmail.com

Résumé

L'actualité dans le monde semble dominée, non pas seulement par les problèmes politiques, mais aussi par les préoccupations économiques. La crise de l'économie en Occident et la remise en cause du Franc CFA dans les États francophones d'Afrique montrent combien l'économie détermine les autres domaines de la vie ; car elle peut pousser à la contestation violente de l'ordre établi. Mais est-il possible que la violence soit une condition déterminante dans la croissance économique des États ? C'est ce point de vue que semble soutenir l'économiste Walt Whitman Rostow (1963) qui établit un lien de cause à effet entre le déclenchement des guerres et les étapes de la croissance économique. Cependant, Samir Amin (1971), un autre théoricien de l'économie, estime que les guerres sont le résultat d'une croissance sans développement et propose la solution de la « déconnexion » du système de l'économie-monde pour y remédier. Procédant selon une approche analytique et critique, l'objectif de la présente réflexion est de montrer, à partir de la lecture croisée de ces deux économistes, que l'indépendance économique est possible dans le tiers-monde et particulièrement en Afrique. Cette réflexion permet de proposer quelques conditions préalables à un développement capable de promouvoir la liberté républicaine en Afrique.

Mots clés : guerre, déconnexion, économie-monde, développement, philosophie, liberté.

**WAR AS GROWTH FACTOR TO DISCONNECTION: CROSS-READING
BY W. W. ROSTOW AND S. AMIN**

Abstract

News in the world seem to be dominated not only by political problems, but also, and even mainly by economic concerns. The economic crisis in the western countries and the call into question of the Franc CFA in African francophone countries show how much the economy determines other sectors of life; in fact, it can lead to violent a protest of the established order. But, is it possible that violence be a key condition to the economic growth of States? This point of view seems to be the one supported by the economist Walt Whitman Rostow (1963) who establishes a cause-effect link between the triggering of wars and steps of economic growth. However, Samir Amin (1971), who is another economic theorist, believes that wars are the result of a growth without development; he suggests the solution of the "disconnection" with the system of the world-economy as a remedy. Following an analytical and critical approach, the objective of this reflection is to show, through the comparison of these two economy historians, that the economic independence is possible in the third world and mainly in Africa. This reflection

enables to propose a few prerequisite conditions to a development that would promote republican freedom in Africa.

Keywords: war, disconnection, world-economy, development, philosophy, freedom.

Introduction

L'économie occupe une place importante aussi bien dans l'actualité mondiale que dans la vie quotidienne des peuples. C'est le constat qui s'impose lorsqu'on se réfère aux effets néfastes de la crise économique mondiale sur les populations, d'une part, et la remise en cause du Franc CFA considéré comme une monnaie coloniale par les contestataires de l'ordre monétaire en Afrique francophone, d'autre part. En fait, l'économie détermine tous les aspects de la vie et, si elle est mal maîtrisée, peut être à l'origine de troubles sociaux majeurs ou susciter des contestations violentes. Mais on peut aussi se demander si l'inverse est à envisager c'est-à-dire si la violence ou la guerre peut être une condition déterminante dans la croissance économique des États en développement.

Walt Whitman Rostow et Samir Amin sont deux historiens de l'économie qui ont réfléchi à cette question. Le premier est un libéral qui semble percevoir un lien entre chaque étape de la croissance économique et le déclenchement des guerres (W. W. Rostow, 1963). Selon sa perception, la guerre semble déterminer la croissance entendue comme un type de développement qui s'impose à toute société. Le second est un néo-marxiste qui estime que le tiers-monde peut se passer de la guerre pour se développer. Il soutient que les guerres dans les pays dits sous-développés sont une conséquence du capitalisme mondial et propose comme solution la déconnexion (S. Amin, 1971). Leur contradiction pousse à des interrogations. Dans quelle mesure peut-il y avoir effectivement un lien entre les guerres observées au sein des États du tiers-monde et leur marche vers le développement ? La guerre devient-elle inutile si l'on cesse de confondre la croissance et le développement ? S'il est vrai que l'économie occupe une place importante dans les sociétés contemporaines, comment doit-on penser aujourd'hui le développement en Afrique pour pouvoir rompre avec le système d'exploitation occidental et surtout préserver la dignité de la personne humaine ?

L'objectif de cette réflexion est de montrer, à partir de la lecture croisée de ces deux historiens de l'économie, que l'indépendance économique est possible dans le tiers-monde et particulièrement en Afrique. Bien plus, il est possible de se soustraire à la domination économique de l'Occident, si certaines conditions préalables au développement sont remplies par les peuples d'Afrique qui aspirent à la liberté républicaine. C'est pourquoi, après un exposé condensé des points de vue respectifs de W. W. Rostow et de S. Amin, nous allons suggérer quelques conditions préalables à un développement dans les pays du tiers-monde notamment

en Afrique où le pacte colonial maintient encore les États et les peuples dans la sujétion.

1. Guerre et étapes de la croissance économique

La fonction de la guerre, perçue comme lutte armée ou confrontation entre des groupes sociaux ou entre des États, dans le processus de la modernisation des sociétés préoccupe l'historien Rostow qui se demande s'il est possible de « discerner entre telle ou telle étape particulière de la croissance et le déclenchement des guerres » (1963, 14). Selon sa théorie économique, le développement est un phénomène inévitable pour tous les pays, même si certains États ont pris actuellement une avance sur d'autres. Il soutient que toutes les sociétés passent nécessairement au cours de leur évolution économique par « cinq étapes » ou phases, différentes : la société traditionnelle, les conditions préalables au décollage, le décollage, la phase de maturité et l'ère de la consommation de masse.

La guerre semble avoir été permanente tout au long des étapes de la croissance économique mondiale. Elle semble déterminer la marche de l'humanité vers le progrès et conditionne la croissance économique. L'examen du problème de la guerre est un « sujet qu'on ne peut éviter lorsqu'on s'efforce de trouver un peu d'ordre dans le passage de la société traditionnelle à la société moderne » :

En effet, l'étude historique de cette progression des économies traditionnelles aux économies de consommation de masse montre, qu'elle a été marquée d'explosions de violences organisées à l'échelle nationale. Les hommes et les sociétés qu'ils ont construites, ne sont pas passés sans heurts d'une étape de leur croissance à l'autre, une fois qu'ils ont compris ce qu'était la science moderne et commencé à en utiliser les applications (Rostow, 1963, p. 132).

La science et la technique, tout en aidant à l'amélioration des conditions de vie des hommes, ont rendu inévitable l'exercice de la violence pour détruire les germes de la féodalité ainsi que les habitudes rétrogrades des sociétés stationnaires. La guerre serait alors inévitable dans l'évolution socio-culturelle et même dans la vie en général. En effet, la conception de la guerre comme la dynamique et le moteur de tout changement était déjà perceptible dans l'Antiquité grecque avec Héraclite qui, cité par Karl Popper (1979, p. 21), estimait que l'issue de toute guerre est juste : « La guerre est le père de toutes choses. De quelques-uns, il a fait des dieux, de quelques-uns des hommes [...] ». Dans cette perspective, l'analyse des étapes de la croissance économique par Rostow ne peut écarter la fonction de la guerre dans le développement à l'échelle mondiale. Elle n'est ni une anomalie ni une contingence car, c'est elle qui détermine la destruction systématique de tout ce qui n'entre pas dans le modèle défini par la science.

À l'ancien, la guerre permet de substituer le nouveau, aussi bien dans l'ordre social que dans la production du savoir. Celui qui détient la puissance ou force tend toujours à imposer son ordre car il est « absurde », comme l'écrit

Nietzsche (1971, p. 45), d'« exiger de la force qu'elle ne se manifeste pas comme une force, qu'elle ne soit pas une volonté de subjuguier, une volonté de terrasser, une volonté de dominer, une soif d'ennemis, de résistances et de triomphes ». L'avènement d'un nouvel ordre ou tout processus de modernisation implique toujours l'existence d'une nouvelle force.

Pour Rostow (1963, p. 132) : « La disparition de la société traditionnelle et son remplacement par une forme quelconque de société moderne, est fondée pour une large part sur la démonstration qu'il existe une relation entre la modernisation et la puissance militaire ». Vue sous cet angle, la récurrence des violences dans certains pays pourrait s'interpréter comme le signe du passage d'une étape antérieure à une autre.

Loin de se limiter à la disparition forcée de la société traditionnelle pour expliquer le lien entre les guerres et les étapes de la croissance, Rostow examine également le système des États où le dogme de la souveraineté nationale est établi. Focalisant son analyse sur les trois cents dernières années, il estime qu'on peut distinguer trois sortes de guerre : les guerres coloniales, d'agression régionale et de masse.

Les guerres coloniales expriment la volonté d'une nation puissante de se soumettre une société traditionnelle ou de concurrencer une puissance rivale. Mais elles s'expliquent également par les tentatives de renversement des rapports de domination. En ce sens, Rostow (1963, p.134) soutient que les guerres coloniales sont issues d'une part, « [...] des conflits nés de l'intrusion d'une puissance coloniale dans une société traditionnelle et de l'effort accompli par une puissance coloniale pour s'emparer du pouvoir détenu par une autre, et, d'autre part, les conflits nés de la lutte engagée par les peuples coloniaux pour se libérer de la puissance métropolitaine ».

Selon lui, le colonialisme n'était pas un événement fortuit puisque les grandes puissances occidentales des 17^{ème} et 18^{ème} siècles avaient pour objectif immédiat le commerce notamment l'importation de l'or et des matières premières tout en s'assurant « un solde favorable d'exportations, si possible d'articles manufacturés » (Rostow, 1963, p. 135). La concurrence en Europe faisait que la prospérité passait non seulement par la recherche de la signature de contrats avec des territoires d'outre-mer, mais aussi par la possibilité d'évincer les rivales réelles ou potentielles par la guerre. Ce n'est donc pas par hasard si les guerres du 18^{ème} siècle ont été pour la plupart des guerres de succession puisque « les guerres livrées dans les colonies tiraient en partie leur origine de ces forces concurrentielles, s'exerçant sur un plan beaucoup plus vaste » (Rostow, 1963, p. 135). Il ajoute que « les nations étaient contraintes non pas seulement d'agir positivement dans l'intérêt national, mais aussi de soutenir celui-ci négativement en empêchant une autre nation d'acquérir une source de puissance ».

Mais comme les colonies sont fondées à l'origine pour combler un vide, celle de transformer une société féodale en vue de l'amener à produire pour

l'exportation, il s'en est suivi la transformation du colonisé ou de « l'homme indigène en instrument de production », pour emprunter les termes de Césaire (1955, p. 19). L'exploitation et l'aliénation du colonisé feront naître les ressentiments contre le colonisateur désormais identifié à l'opresseur. De ces ressentiments proviennent les résistances au régime colonial, résistances qui vont donner naissance à une certaine forme de nationalisme sans lequel « les conditions préalables » au démarrage économique de la nouvelle société ne pourraient s'envisager.

Les guerres d'indépendance, qui jalonnent l'histoire coloniale, depuis l'Amérique de 1776 jusqu'à l'Algérie de 1959, sont donc, dans une certaine mesure, liées aux étapes de la croissance économique. Plus précisément, elles sont liées à la dynamique de la phase des conditions préalables (Rostow, 1963, p. 139).

Ainsi, la guerre apparaît comme une étape nécessaire dans la formation des États d'une part, dans la croissance économique dans les États modernes, d'autre part. Aux guerres coloniales, il faudra ajouter les guerres d'agression régionale. Ce sont des guerres limitées qui tirent leurs origines de la volonté des jeunes nations qui semblent partagées entre le sentiment vindicatif suscité par les humiliations subies et le désir de réussir. Ce second type de guerre est provoqué par la dynamique de la phase des conditions préalables, lorsque les coalitions et les politiques ne sont pas adaptées ou ne suffisent plus pour arracher l'indépendance de la société ou la faire décoller. Les dilemmes auxquels sont confrontées ces forces nouvelles et les défis que leurs dirigeants doivent relever, poussent souvent à la guerre régionale avec son cortège d'incertitudes.

L'agression régionale est née le plus souvent des dilemmes qui se posent et des possibilités qui s'offrent aux hommes, venus au pouvoir sous la bannière de l'indépendance, qui, de formation, sont des hommes politiques et des soldats, mais qui maintenant ont la charge d'une société transitoire et turbulente (Rostow, 1963, p. 139).

Les guerres de la Révolution française, de l'Iran occidental, du Cachemire, d'Israël, de l'Apartheid en Afrique du sud, etc, semblent témoigner à la fois de l'inexpérience des jeunes nations et des bouleversements nouveaux auxquels elles ne semblaient pas forcément préparées. Quant aux guerres de masse, elles peuvent se concevoir comme le désir des puissances qui, parvenues à l'ère de la maturité, veulent soumettre le monde à leur domination. Cette ambition engendre la lutte entre différentes puissances qui veulent chacune contrôler le monde.

L'humanité a en réalité connu trois guerres de masse : la première guerre mondiale de 1914 à 1918, la deuxième de 1939 à 1945, et la guerre froide. Ces guerres ne sont pas assimilables aux guerres coloniales ont été rendues possibles par la fragilité des nations en construction, tel qu'on a pu l'observer en Europe de l'Est et en Chine :

En fin de compte, ce fut la faiblesse relative de l'Europe de l'Est et de la Chine, leur vulnérabilité à une pénétration militaire, politique et économique

pendant qu'elles réunissaient lentement les conditions préalables au démarrage qui fournit l'occasion de la première et de la deuxième guerre mondiale, et de la première phase de la guerre froide (Rostow, 1963, p. 143).

Au-delà de leurs brutalités et de leurs entorses aux principes républicains de la liberté, de l'égalité et de la justice, Rostow est convaincu que ces trois guerres de masse entrent dans la dynamique des sociétés nouvellement parvenues à leur maturité et qui ont besoin de s'affirmer sur la scène internationale. En d'autres termes, on peut y lire un prolongement, une sorte de continuité dans la volonté de puissance, au sens nietzschéen, des États fraîchement puissants :

Nous affirmons donc l'existence d'une continuité sous-jacente dans les trois grands conflits qui se sont déroulés entre 1914 et 1951. Cette continuité provient de la tentation qu'ont éprouvée successivement trois puissances, l'Allemagne, le Japon et la Russie, d'exploiter leur maturité nouvellement acquise et la vulnérabilité des sociétés de l'Europe de l'Est et de la Chine, qui n'avaient pas encore achevé leur mutation, pour essayer de dominer le monde eurasiatique créé par l'expansion de l'industrialisation au cours du siècle précédent (Rostow, p. 144-145).

La lecture de Rostow permet de comprendre qu'il existe un lien non négligeable entre les guerres et les étapes de la croissance économique. La récurrence des guerres en Afrique pourrait ainsi s'expliquer comme une dynamisation de la marche des jeunes États sortis de la colonisation et qui évoluent par étapes successives vers le développement économique. De plus, Rostow souligne l'idée importante de rupture entre diverses phases du développement (Conté, 2003, p. 5). Son livre a eu un effet considérable sur les politiques économiques au plan international, même si certains considèrent qu'il « a servi d'arme idéologique à la politique impérialiste bipartite des États-Unis vis-à-vis du Tiers-monde » (A. Gunder Frank, 1985, p.1 36). Mais ne peut-on pas envisager la question sous un autre angle ? Le développement en Afrique ne peut-il pas faire l'économie de la guerre ? Et si les guerres n'étaient qu'une conséquence de ce que Samir Amin nomme « le développement du sous-développement » ?

2. Du développement du capitalisme à la nécessité de la déconnexion

A la différence de W. Rostow, Samir Amin estime que c'est un type précis de développement, celui du système capitaliste mondial qui a connu « plusieurs étapes » (1971a, p. 56). Il serait intéressant d'analyser ce système pour montrer les insuffisances de « la théorie universitaire courante » qui est d'inspiration capitaliste et dont la méthode consiste à se « spécialiser dans de faux problèmes et à éviter les vrais (sic) questions » (1971a, p. 56). La vraie question, selon lui, n'est pas de savoir s'il y a un lien entre la guerre et la croissance mais d'examiner « le développement du capitalisme périphérique » pour montrer comment s'est effectué « le développement du sous-développement » (1971a, p. 197) et pour comprendre en quoi les violences dans le tiers monde sont une conséquence du développement

du capitalisme. Son analyse se démarque de celle de l'économiste américain en précisant que les contradictions du capitalisme sont à l'origine des troubles observés dans une partie de la planète.

Selon S. Amin, les théoriciens du capitalisme confondent souvent la croissance avec le développement car ils pensent que l'accroissement de la production et l'industrialisation ont pour effet le développement. De même, ils pensent que la guerre est nécessaire pour réformer les sociétés car les résistances au changement, au progrès ne peuvent être vaincues que par la confrontation violente. Il s'agit d'une double erreur que font ces théoriciens au nombre duquel figure W. Rostow qui ignore - ou oublie - que le développement est surtout qualitatif alors que la croissance est quantitative. La confusion des deux notions serait une grave méprise car il suffit de considérer leurs effets pour être fixé sur leur différence, selon Samir Amin (1967, p. 280).

Le développement vise à l'épanouissement de la société entière et donc de la personne humaine. Quant à la croissance, elle ne focalise que sur la production et donc l'accumulation des biens et richesses. Loin de viser l'épanouissement de la société, elle favorise plutôt la prolétarianisation d'une large partie de la population mondiale avec toutes les conséquences observables dans le tiers monde. Cette confusion des notions découlant de théories savantes mais erronées a conduit dans bien des pays à une « croissance sans développement », soutient Samir Amin (1967, p. 281). Pour éviter d'en arriver à une telle confusion, il aurait été plus avisé d'élaborer une théorie des causes du sous-développement qui prenne en compte la réalité historique des nations pauvres.

Le sous-développement a une histoire dont on peut retracer le parcours « car il y a une genèse du sous-développement, une histoire, un développement, du sous-développement », pour reprendre les mots de P. Hountondji (1973, p. 21). Cette histoire du sous-développement se confond avec celle du développement du capitalisme, selon S. Amir qui s'emploie à la resituer dans son contexte. Selon lui, à chaque étape de ce développement « correspond un système différent de relations entre le centre et la périphérie, remplissant des fonctions particulières » (S. Amin, 1971a, p. 56).

La première étape est celle de la constitution du capitalisme, s'étendant de la « préhistoire » à la révolution industrielle. Cette période se caractérise par le « caractère mercantile » du capitalisme. La deuxième, dite « classique », est celle de l'épanouissement du mode de production capitaliste au centre du système c'est-à-dire l'Occident. Et la troisième correspond à la conquête impérialiste avec les guerres, vols et pillages qui semblent inévitables dans une telle entreprise. Dans ce registre, c'est l'impérialisme et le mode de production qu'il promeut qui sont à l'origine des guerres et troubles que connaissent les pays du tiers monde. D'ailleurs, ces conquêtes impérialistes n'ont-elles pas favorisé l'avènement d'un monde où tout est devenu « marchandise » ? Immanuel Wallerstein ne dit pas le contraire dans son analyse du développement du capitalisme. A l'en croire, ce

développement a pour effet la transformation de tout en marchandise à l'échelle planétaire : «Le développement historique du capitalisme a impliqué un mouvement irrépressible de transformation de toute chose en marchandise, une véritable « marchandisation du monde » (I. Wallerstein, 1990, p. 16).

Les relations entre le centre en formation, l'Europe centrale, et la périphérie nouvelle qu'il se constitue sont exclusivement marchandes. L'échange commercial est à la fois l'élément fondamental du système capitaliste en formation et le moteur dudit système, ainsi que le souligne S. Amin : « Une très grande partie, sans doute majeure, des échanges internes au centre sont d'ailleurs des opérations de redistribution des produits en provenance de la périphérie. » (1971a, p. 56). Le centre importe alors de la périphérie des produits de consommation de tous genres qu'il se procure par l'échange simple et surtout par le pillage organisé. C'est le cas, entre autres, du pillage des trésors indiens. Ce système de dépouillement de la périphérie remplit une fonction essentielle, selon Amin (1971a, p. 57), celle de :

[...] l'accumulation du capital argent dans les ports européens, capital argent réalisé par l'écoulement des produits de la périphérie chez les classes dominantes, lesquelles seront alors poussées à se transformer de féodaux en capitalistes agraires, accélérant ainsi le processus de désagrégation du mode de production féodal.

Cette désagrégation de la production traditionnelle ne profite qu'aux États et entrepreneurs occidentaux. Ce n'est donc pas un hasard si les premiers pays à démarrer dans le système de la croissance économique sont des esclavagistes tels que la Grande-Bretagne et surtout la France qui n'a aboli l'esclavage qu'en 1861, au lendemain de son décollage en 1860. Mais c'est surtout avec la constitution des monopoles de 1870 à 1890 que les exploitations de capitaux vont prendre une vitesse de croisière, modifiant du coup les activités de la périphérie qui vont se spécialiser en cultures d'exportation.

Là encore, il faudra distinguer les investissements étrangers à la périphérie et ceux destinés aux pays jeunes de type central en formation (Etats-Unis et Canada, Russie et Autriche-Hongrie, Japon, Australie, Afrique du sud). Car ni la fonction, ni la dynamique de ces investissements ne sera identique. L'exploitation des capitaux ne remplacera pas celle des marchandises, au contraire elle lui donnera un coup de fouet. Elle permettra d'ailleurs de modifier la spécialisation de la périphérie : car celle-ci exporte à l'heure actuelle d'autres produits que ceux des agricultures traditionnelles (Amin, 1971a, p. 58).

Cette spécialisation nouvelle de la périphérie favorise l'asymétrie des échanges avec le centre puisqu'elle réalise près de 80% de son commerce avec ledit centre. Or au centre, les relations marchandes et le taux de travail sont valorisés au détriment de la périphérie. Aussi assiste-t-on aux salaires inégaux à production égale, selon que l'on soit au Nord ou au Sud, contrairement à la théorie ricardienne qui voit dans la spécialisation des coéchangistes le moyen d'élever leurs revenus réciproques.

Selon la théorie ricardienne, l'avantage de la spécialisation est d'abaisser la valeur de la force du travail chez les deux partenaires. Ce qui va relever le taux de plus-value et donc du profit. Samir Amin critique cette hypothèse qui n'a de sens que située dans le cadre de deux systèmes capitalistes « purs » qui sont en relation, sans s'en rendre compte. La théorie ricardienne confond, selon lui, un mode de production avec une formation sociale et « voit dans le mode de production capitaliste un type éternel, celui de la rationalité pure » (1971a, p. 60-69).

L'analyse ricardienne aurait un sens si toutes les nations avaient le même niveau de développement au commencement des échanges. Or, les échanges commerciaux avaient commencé et continuent d'ailleurs sous le même rapport asymétrique entre le Sud et le Nord, obligeant les pays dits sous-développés à tout importer. Cette tendance à l'importation « traduit ce fait banal que l'économie marchande des pays sous-développés est largement tournée vers l'extérieur (extravertie), tandis que l'économie des pays développés est autocentrée » (1971a, p. 84). La conséquence directe, c'est que le Sud devient la main-d'œuvre du Nord et le développement qui commençait à se mettre en place est brutalement interrompu. On a ainsi dévié ou inversé le processus normal de développement des pays du Sud pour satisfaire uniquement les besoins des Occidentaux. Daron Acemoglu et James A. Robinson (2015, p. 316) parle de « développement inversé » dans leur analyse « des origines de la puissance, de la prospérité et de la pauvreté » des nations pour stigmatiser l'intrusion des puissances étrangères dans le processus de développement des États tant en Asie du Sud-Est qu'en Afrique.

Analyser la fonction de la guerre dans le cadre de la croissance des États sous le rapport du mode de production capitaliste est une erreur courante que fait d'ailleurs W. W. Rostow. La guerre n'est qu'un symptôme, non un facteur déterminant dans la croissance lorsqu'on fait l'histoire du sous-développement et du développement du capitalisme. Toute analyse sérieuse devrait s'intéresser aux mécanismes d'accumulation des richesses au centre du monde et des conséquences que cela génère à la périphérie. Il ressort que :

Les relations entre « pays développés » et « pays sous-développés » ne peuvent être appréhendées dans le cadre de l'analyse du mode de production capitaliste. Cette question relève, en effet, de l'étude des rapports entre des formations sociales différentes ; plus précisément entre celles du centre capitaliste et celles de la périphérie du système. L'analyse de ces relations constitue l'essence de l'étude de l'accumulation à l'échelle mondiale ; elle révèle les formes contemporaines des mécanismes d'accumulation primitive (S. Amin, 1971a, p. 156).

Une telle analyse aurait permis d'aboutir à la conclusion que les violences multiples et récurrentes dans le tiers monde et particulièrement en Afrique ne sont rien d'autre que le résultat de l'accumulation à l'échelle mondiale. C'est elle qui a généré essentiellement l'échange inégal, l'apparition des monopoles, la guerre pour s'accaparer les ressources du tiers monde et le dénuement de la périphérie. Et cela

n'a qu'un but, selon Amin, maintenir la richesse au centre du monde au détriment de la périphérie :

L'analyse de l'accumulation à l'échelle mondiale révèle que cette accumulation se fait toujours au profit du centre : ce ne sont pas les « pays développés » qui fournissent des capitaux aux « pays sous-développés » ; c'est le contraire. Cela explique le « blocage » de ceux-ci, le « développement du sous-développement » (Amin, 1971a, p. 158).

Examinée sous cet angle, le sous-développement n'est ni une fatalité ni le fruit du hasard. Il est la résultante d'une suite d'actions et de politiques préjudiciables au bien-être d'une grande partie de la population mondiale. C'est le résultat de l'impérialisme international et les théories économiques dominantes comme celle de Rostow ne font que l'apologie de ce système d'exploitation et d'aliénation mondiale. Il est possible de mettre un terme à ce système en renversant les rapports de domination. Cela passe par la rupture avec l'ordre établi. « Il en résulte que le développement n'est possible qu'à la condition que les pays de la périphérie puissent sortir du marché mondial », préconise la théorie économique de Samir Amin (1971a, p. 158)

Cette sortie, c'est la déconnexion ou rupture qui permettra aux pays sous-développés de se soustraire de la domination impérialiste pour s'ériger à leur tour en centres du monde. Une telle position, même si elle doit être nuancée par l'émergence de certains États issus de la colonisation, a le mérite de faire la genèse du sous-développement, d'une part, et de montrer que ce qui a commencé un jour peut également être interrompu ou finir un jour, de l'autre. Elle a également le mérite de montrer que les pays en développement peuvent faire l'économie de la guerre dans leur aspiration légitime à un mieux-être, surtout à une époque où la recherche à outrance du profit conduit le monde à la crise des valeurs.

3. Éléments pour une philosophie de développement

L'analyse de W. Rostow montre qu'il existe effectivement un lien entre la guerre et les étapes de la croissance dans une certaine mesure et permet de comprendre les troubles que connaissent certains pays notamment africains qui veulent sortir de la pauvreté. En ressortant les insuffisances de W. Rostow, S. Amin montre que la récurrence des guerres en Afrique ne peut s'expliquer par la seule théorie de la croissance économique : c'est plutôt une conséquence du « développement du sous-développement ». Son analyse permet de comprendre l'échec de tous les essais de rafistolage entrepris depuis des décennies sur le plan économique pour combler le retard du tiers-monde sur l'Occident.

Au-delà leur contradiction, il ressort que dans le monde actuel, l'économie occupe une place privilégiée. Et cela ne peut d'ailleurs être autrement puisque « le marché est devenu la référence absolue », selon le constat fait par Michael Sandel (2014, p. 9). Dans un tel marché où la lutte pour la survie est impitoyable, les pays d'Afrique notamment francophone ne peuvent se soustraire à la domination s'ils

continuent d'utiliser la monnaie coloniale qu'est le Franc CFA, par exemple. Cette monnaie apparaît, en effet, comme le symbole de ce que Charles W. Mills appelle « le contrat racial » et qui est pensé comme un « pont conceptuel entre deux mondes maintenant largement séparés l'un de l'autre » (1997, p. 4). D'un côté, le monde de ceux qui dominent et imposent les normes et de l'autre, celui des soumis qu'on a installés dans une logique d'extraversion et qui vivent comme « des bêtes humaines » (C.W. Mills, 1997, p.50) ou des esclaves modernes, comme par exemple en Lybie. Seule la rupture ou déconnexion avec ce « contrat racial » ouvrira la voie à l'épanouissement en Afrique.

Pour en finir avec la dépendance qui se manifeste aujourd'hui à tous les niveaux –économique, culturel, politique-, une prise de conscience individuelle et collective est plus que jamais nécessaire. Cette prise de conscience doit pousser à la révolte, à la résistance contre tout ce qui bloque l'épanouissement des peuples en Afrique. Elle doit consister en une lutte contre les facteurs culturels de l'aliénation et de la stagnation économique (E. Kenmogne, 2010, p. 54) qui poussent à l'irresponsabilité vis-à-vis de la nation et de l'individu. Ceci implique une critique systématique de toutes les valeurs culturelles de manière à revoir en profondeur l'éducation et la formation.

Le développement n'est pas un idéal inaccessible à l'Afrique si l'on sait que pour atteindre son niveau actuel, l'Occident s'est appuyé sur la science, a cru à son rêve d'universalisme et à la possibilité d'atteindre la vérité, comme l'écrit Wallerstein (1990, p. 79) :

La croyance en l'universalisme a constitué la pierre angulaire de l'édifice idéologique sur lequel s'est appuyé le capitalisme historique. Ce fut un article de foi tout autant qu'une épistémologie. En tant que tel, il réclamait non seulement le respect, mais encore une véritable vénération pour la vérité, toujours évanescence, mais supposée relever d'une réalité bien tangible.

La philosophie ou vision du développement que doit développer l'Afrique doit consister, non pas à opter systématiquement pour la décroissance (Jean-Marie Harribey (2007, p. 20-26), mais à refuser la « logique de l'extraversion » qui, régissant l'activité scientifique moderne, « a pour corollaire obligé une logique de marginalisation », selon les mots de P. Hountondji (1994, p. 11). Sous cet angle, le développement n'implique pas « le refus de toute technologie étrangère, parce qu'elle est étrangère, au nom d'un quelconque nationalisme culturaliste », mais le refus de l'assimilation et de la domination. Se voulant précis à ce sujet, Samir Amin (1985, p. 116) soutient que :

[La déconnexion] implique certainement que l'on soit conscient que la technologie n'est neutre, ni en fonction des rapports sociaux de production, ni en fonction des modèles de vie et de consommation. La priorité donnée à l'entraînement de tout le pays, tout le peuple, dans le processus du changement, impose un mélange de technologies modernes (importées éventuellement) et de rénovation, amélioration des technologies

traditionnelles. En revanche, le choix extraverti renforce très certainement l'aliénation absolue dans la technologie du capitalisme avancé.

Comme on le voit, l'appropriation de la technologie moderne ajoutée aux technologies traditionnelles est gage d'un développement adapté aux réalités des populations. L'utilisation judicieuse de la technologie moderne facilitera l'indépendance économique avec la création de nos propres monnaies tandis que les valeurs traditionnelles issues de la critique permettront une « éducation adaptée », comme le disait Joseph Ki-Zerbo. D'où la nécessité de connaître l'histoire africaine notamment ses richesses culturelles qui garantissaient l'harmonie de la vie en communauté. Y. Mbargane Guisse (1979, p. 145) a raison, dans une certaine mesure, lorsqu'il écrit : « La connaissance de l'histoire africaine doit être une partie intégrante du développement auquel nous aspirons. En effet, en ramenant le passé de l'Afrique noire à la vie, nous créons un capital spirituel qui constitue alors une source multiforme et permanente pour nos peuples ». Une telle entreprise n'est ni dogmatique ni utopique, si elle est ancrée dans une structure démocratique qui encourage la créativité, promeut la « liberté comme non-domination » (P. Pettit, 2004, p. 10) et préserve la dignité de l'homme.

Il semble d'ailleurs que l'accès au développement n'est pas possible sans la liberté. En d'autres termes, la liberté détermine le développement. Libéré de toute oppression, l'homme semble en effet plus entreprenant, plus créatif. C'est la liberté de penser et d'entreprendre qui lui permet de faire vaciller les certitudes immédiates, de sortir de l'univers clos des croyances et d'oser avoir des idées neuves, des idées qui vont se transformer en réalité tout en transformant la réalité. En état de sujétion, l'homme est donc voué à l'impuissance existentielle.

En ce sens, la violation des libertés constitue une entrave au développement personnel et collectif, et contribue à réduire le citoyen au « rôle de simple consommateur d'idées, de savoirs et de valeurs produits ailleurs », selon les termes de Robert Dussey (2008, p. 162). Aussi, ne peut-il forger ses propres voies de développement qu'en usant du droit à « l'autonomie de penser et de décider » (A. Traore, 2003, p. 178). C'est pourquoi la promotion de la liberté est plus que jamais nécessaire en Afrique car le développement véritable doit être centré sur l'homme : « La promotion de la liberté humaine est à la fois l'objectif et le moyen premier du développement », souligne Amartya Sen (2003, p. 77).

Le rapport étroit entre la liberté et le développement permet de comprendre l'absence de la famine dans les régimes démocratiques. « Aucun pays démocratique, même le plus pauvre n'a jamais subi de famines », écrit Amartya Sen (2003, p. 76). La raison est que tout pays démocratique est incité par ses médias et ses institutions à prendre des mesures pour prévenir la famine alors que l'absence d'une presse libre ou l'absence de la liberté d'opinion dans les régimes autoritaires, ne favorise pas la prise de ces mesures d'anticipation. Il est donc nécessaire que tout ce qui n'entre pas dans le cadre du renforcement des libertés et de la créativité soit l'ennemi des peuples en voie de développement.

Les blocages observés partout en Afrique de l'Ouest -francophone comme anglophone-, comme le montre Samir Amin (1971b, p. 16), peuvent être surmontés par le travail rationnel des Africains pour aboutir non seulement à la croissance économique mais aussi, voire surtout à un développement intégral. Le continent ne possède-t-il pas déjà la plus grande richesse de tous les temps à savoir l'homme ? « En lui-même, l'homme est une richesse indépassable », rappelle fort justement Aminata Traore (2003, p. 181). Il reste que la philosophie du développement envisagée en Afrique intègre les valeurs du continent car le développement authentique ne peut se faire à partir des valeurs d'autrui.

Conclusion

Les problèmes économiques constituent dans le monde actuel une préoccupation majeure tant des politiques que des théoriciens de l'économie. Et il ne peut en être autrement puisque, partout dans le monde, l'économie a un impact important sur la vie des peuples. Lorsque les problèmes économiques tardent à trouver de solutions, ils peuvent entraîner la contestation violente de l'ordre établi ou même conduire à la guerre. Mais dans la présente réflexion, nous avons examiné si, à l'inverse, la guerre peut devenir un facteur de croissance économique des États pauvres. L'objectif visé étant de montrer, à partir de la lecture croisée de deux historiens de l'économie que sont W. W. Rostow et S. Amin, que l'indépendance économique peut être une réalité dans le tiers-monde en général et en Afrique particulièrement.

Il ressort de notre analyse des théories de ces deux historiens de l'économie moderne que les retards de développement sont diversement interprétés quant à leurs origines. Selon W. W. Rostow, il est nécessaire d'établir un lien de causalité entre la guerre et les étapes de la croissance économique. Les sociétés en proie à la violence seraient à une phase nécessaire de transition vers le développement, phénomène inévitable. Quant à S. Amin, il montre que la fréquence et la densité des conflits armés, dans une partie du monde, procède du dynamisme du « capitalisme-monde » qui transforme toute chose en marchandise. Pour se soustraire à ce rapport de domination, le tiers-monde, en particulier l'Afrique, doit opter pour la déconnexion afin de s'ériger à son tour en centre capable de peser sur l'échiquier international.

La déconnexion peut constituer une solution aux maux dont souffre le tiers-monde et particulièrement l'Afrique si et seulement si elle entre dans le cadre d'une philosophie du développement qui favorise la rupture avec tout ce qui participe du maintien de la domination coloniale, de la mentalité de l'assistentialisme et du sous-développement. Cela passe par le développement de la conscience historique pouvant permettre la conception d'un modèle de progrès qui prenne en compte à la fois, les valeurs socioculturelles issues de la critique et la maîtrise de la technologie. C'est à ces conditions que l'indépendance économique tant voulue par les peuples ployant encore en Afrique sous le poids du Franc CFA

deviendra une réalité. Dans tous les cas, tout développement se voulant authentique se doit de se préoccuper essentiellement de l'épanouissement de l'homme, du respect de la dignité de la personne humaine et de la promotion de la liberté entendue comme absence de domination.

Références bibliographiques

- ACEMOGLU Daron & ROBINSON James A., 2015, *La faillite des Nations. Les origines de la puissance, de la prospérité et de la pauvreté*, Genève, éd. Markus Haller.
- AMIN Samir, 1967, *Le développement du capitalisme en Côte d'Ivoire*, Paris, Editions de Minuit.
- AMIN Samir, 1971a, *L'accumulation à l'échelle mondiale : critique de la théorie du sous-développement*, Paris, éd. Anthropos.
- AMIN Samir, 1971b, *L'Afrique de l'Ouest bloquée*, Paris, Editions de Minuit.
- AMIN Samir, 1985, *La déconnexion : pour sortir du système mondial*, Paris, éd. La Découverte.
- CESAIRE Aimé, 1955, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine.
- CONTE Bernard, 2003, « Le sous-développement : retard de développement », [En ligne] <http://u-bordeaux4.fr>, PDF. Consulté le 17 Mai 2017.
- DUSSEY Robert, 2008, *L'Afrique malade de ses hommes politiques*, Paris, éd. Jean Picollec.
- GUNDER FRANK André, 1985, *Critiques et contre-critiques. Essais sur la dépendance et le réformisme*, Paris, éd. Anthropos.
- MBARGANE GUISSÉ Youssouf, 1979, *Philosophie, culture et devenir social en Afrique noire*, Dakar/Abidjan/Lomé, NEA.
- HARRIBEY Jean-Marie, 2007, « Les théories de la décroissance : enjeux et limites », in *Cahiers français*, « Développement et environnement », n°337, p. 20-26.
- HOUNTONDJI Paulin J., 1973, *Libertés. Contributions à la Révolution Dahoméenne*, Cotonou, éd. Renaissance.
- HOUNTONDJI Paulin J. (dir.), 1994, *Les savoirs endogènes. Pistes pour une recherche*, Dakar, Codesria.
- KENMOGNE Émile (dir.), 2010, *Philosophie et problématique du développement*, Paris, L'Harmattan.
- MILLS W. Charles, 1997, *The Racial Contract*, Ithaca and London, Cornell University Press.
- NIETZSCHE Friedrich, 1971, *La généalogie de la morale*, trad. Isabelle Hildenbrand et Jean Gratién, Collection Folio/Essais, Paris, Gallimard.
- PETTIT Philip, 2004, *Républicanisme. Une théorie de la liberté et du gouvernement*, trad. Spitz J.F. et Savidan P., Paris, Gallimard.
- POPPER Karl, 1979, *La société ouverte et ses ennemis*. Tome 1. *L'ascendant de Platon*, Paris, Seuil.

- ROSTOW W. Whitman, 1963, *Les étapes de la croissance économique*, trad. M.-J. du Roret, Paris, Seuil.
- SANDEL Michael J., 2014, *Ce que l'argent ne saurait acheter*, trad. Christian Cler, Paris, Nouveaux Horizons.
- SEN Amartya, 2003, *Un nouveau modèle économique. Développement, justice, liberté*, Paris, éd. Odile Jacob.
- TRAORE Aminata, 2003, *Le viol de l'imaginaire*, Paris, Actes Sud/Fayard.
- WALLERSTEIN Immanuel, 1990, *Le capitalisme historique*, traduit de l'anglais par Philippe STEINER et Christian TUTIN, Paris, éd. La Découverte.
- WALLERSTEIN Immanuel, 2001, «Le système-monde en désagrégation», in Daniel MERCURE (Dir.), *Une société-monde ? Les dynamiques sociales de la mondialisation*, Laval, PUL.